

Jean 4.43-54 – EEB Saint-Jean-de-la-Ruelle – Jessica Abe

La foi adéquate

Ce matin, je vous invite à lire un texte de l'évangile de Jean. A travers ce passage, nous allons réfléchir à la notion de foi, mais pas tant à la question du contenu (*que* croire) qu'à la façon de croire (*comment* croire). Avant de nous immerger dans le texte biblique, nous pouvons commencer par nous demander ce que notre contexte actuel dit du « croire ». Il me semble qu'on vit dans une société tout à fait paradoxale dans la façon dont elle traite les croyances. D'un côté, la foi chrétienne est traitée avec une grande suspicion, noyauté et expurgée autant que possible de l'espace public. D'un autre côté, notre culture affiche un vif intérêt pour le spirituel, le paranormal et les diverses pratiques connexes comme la magie et la divination. D'après une étude de 2015, un quart des Français ont déjà consulté un voyant. On estime que ce marché représente 3 milliards d'euros par an. Force est de constater qu'au pays de Descartes, berceau des Lumières, on est finalement très croyant !

On peut croire une diversité de choses, mais on peut aussi croire de diverses façons. Si on analysait les croyances de nos contemporains, quelles qu'elles soient, je suspecte qu'on pourrait y trouver certaines tendances dans la façon dont ils croient :

- Un attrait pour le sensationnel : on est attiré par ce qui frappe les sens
- Un « cloisonnement » des croyances : on a plus tendance à croire là où on ne maîtrise pas la situation, mais pour le reste, là où on maîtrise, on est veu être « cartésien », « rationnel », « libre » de toute croyance !

La Bible ne nous dit pas seulement que croire, elle nous dit aussi *comment* croire. Dans notre passage de ce matin, Jésus est face à des gens qui, pour la plupart « croient » en lui. On pourrait dire que tous ont une certaine foi en Jésus. Mais en fait, tous ne croient pas de la même façon, et tous n'ont pas la foi véritable que demande Jésus. En tant que chrétiens, on est probablement au clair sur l'objet de notre foi : c'est Jésus, on est tous d'accord ; et dans notre société, il y a beaucoup de gens qui « croient » en Dieu, voire en Jésus, mais quand on a dit ça on n'a pas dit grand-chose, car la question demeure : comment est-ce qu'on croit ? Est-ce que c'est ce que la Bible définit comme la foi authentique, la façon adéquate de croire ? La question est périlleuse : qui sommes-nous pour émettre un tel jugement ? Mais on est bien obligé de constater que Jésus, en tout cas, n'était pas prêt à valider n'importe quelle façon de croire. Au contraire, il était très critique envers les mauvaises façons de croire en *lui*, et, comme on va le voir dans notre passage, il ne ménageait pas ses efforts pour conduire les gens à la façon adéquate de croire.

Lecture : Jean 4.43-54

Dans notre passage, Jésus rencontre un haut fonctionnaire royal. C'est la dernière de trois rencontres que Jésus fait dans cette partie de l'évangile. Avant le haut

fonctionnaire en Galilée, Jésus a rencontré Nicodème à Jérusalem et la femme Samaritaine en Samarie. Ce sont trois personnages très différents les uns des autres, qui représentent chacun un segment du Judaïsme de l'époque, et Jésus se révèle à chacune de ces personnes. Regardons donc ce qui se passe ici avec ce haut fonctionnaire galiléen.

Le haut fonctionnaire

Qui est ce haut fonctionnaire ?

C'est un homme qui tient une position importante. C'est probablement un Juif attaché au service d'Hérode Antipas. Hérode Antipas était aussi appelé Hérode le tétrarque, c'était le plus jeune fils d'Hérode le Grand. A la mort de celui-ci, Antipas a hérité de la Galilée entre autres, qu'il gouvernait sous l'autorité de Rome.

Les historiens nous disent que la politique d'Antipas était orientée pour servir les intérêts de Rome et au passage les siens. L'économie de la Galilée reposait sur la production agricole (céréales, olives) et la pêche. Antipas acquérait des terres en Galilée au détriment des familles locales, qui se retrouvaient sans terre. Les productions des grands domaines royaux étaient vendues ailleurs dans l'empire, ce qui allait enrichir Antipas et les administrateurs qui travaillaient pour lui. Car, pour mener à bien sa politique, Antipas s'appuyait sur des notables qui géraient les domaines royaux. Le haut fonctionnaire de notre récit était probablement un de ces notables. Ces dirigeants n'avaient ni la confiance ni le respect du peuple, on le comprend bien. C'étaient des « collabos » qui travaillaient pour l'intérêt des Romains. Il est facile de voir en notre haut fonctionnaire un homme qui avait su faire ce qu'il fallait pour réussir. On ne sait pas ce que ça lui a coûté, quelques scrupules, des amitiés, l'estime de ses compatriotes, mais il a payé ce qu'il fallait et il s'est fait une place au soleil.

Mais voilà, malgré la sécurité qu'il s'est assurée, socialement, financièrement, cet homme reste vulnérable et la vie l'a justement frappé là où ça fait mal : son fils est gravement malade, il est sur le point de mourir. En tant que parents on comprend bien qu'alors tout le reste devient secondaire. Il en faut peu pour être heureux, dit la chanson. Il en faut aussi peu pour mettre un homme à genoux, quels que soient ses efforts pour se mettre à l'abri du malheur, pour s'assurer une vie tranquille et heureuse. Et voilà cet homme désespéré, prêt à tout pour sauver son enfant. Lui, haut fonctionnaire d'Antipas, vient supplier un rabbi itinérant aux pouvoirs extraordinaires de guérir son fils. Et de là nous suivons son cheminement dans la foi, un cheminement qui est jalonné par un triple emploi du verbe « croire » dans le récit.

Il croit à cause des signes (v. 46b-48)

Au fond qu'est-ce qui amène ce haut fonctionnaire à Jésus ? Ce sont des signes prodigieux. Il a vu, ou du moins il a entendu parler des miracles que Jésus avait faits à Jérusalem, et maintenant il apprend que Jésus est de retour en Galilée. Ce rabbi

guérisseur, c'est la personne qu'il lui faut. Alors il se met en route. Il faut à peu près une journée pour aller de Capernaüm à Cana. Et quand enfin, cet homme arrive à Cana et qu'il localise Jésus, il en appelle à son aide avec un mélange d'insistance et de profonde humilité. Et comment réagit Jésus ?

« Jésus lui dit : 'A moins de voir des signes miraculeux et des choses extraordinaires, vous ne croirez donc pas ?' » (v. 48). La réponse de Jésus interroge, choque même. Ce père désespéré ne pense qu'à son enfant mourant, il n'est pas là pour tester Jésus, pour le mettre au défi de prouver qui il est par des signes miraculeux. Le reproche de Jésus semble déplacé par rapport à la situation et aux motivations de cet homme.

Comment comprendre cette réponse ? En fait, la réponse de Jésus est pédagogique, elle vise à enseigner, à corriger, à avertir. Et elle vise deux publics, chacun menacé par une mauvaise façon de croire.

- **La foi qui marche par la vue**

Jésus parle au haut fonctionnaire mais pas seulement. Dans sa réponse, il englobe tous ceux qui sont là et qui observent la scène. On le voit à l'emploi du pluriel : *vous* ne croirez donc pas ? C'est premièrement à eux que Jésus s'adresse, à ces Juifs galiléens qui étaient allés à la fête à Jérusalem et qui avaient accueilli Jésus en Galilée, *parce qu'ils avaient vu les miracles qu'il avait faits à Jérusalem*. C'est ce que le texte nous dit au v. 45. C'est précisément pour cette raison-là, parce qu'ils avaient vu des miracles, qu'ils ont accueilli Jésus. Sur ce point, Jésus a déjà émis un jugement lucide quand il a dit : « un prophète ne reçoit pas dans son pays l'honneur qui lui est dû ». Un prophète parle de la part de Dieu, et c'est pour ses paroles qu'il doit être écouté et respecté, mais ces personnes ne sont pas intéressées par les paroles de Jésus. Ce sont les signes miraculeux qui les intéressent.

Alors oui, ces gens « croient » en Jésus, mais pas de la bonne façon. Jean nous l'a déjà dit en 2.23-25 : « Pendant que Jésus séjournait à Jérusalem pour la fête de la Pâque, beaucoup de gens crurent en lui en voyant les signes miraculeux qu'il accomplissait. Mais Jésus ne se fiait pas à eux, car il les connaissait tous très bien. En effet, il n'avait pas besoin qu'on le renseigne sur les hommes car il connaissait le fond de leur cœur ».

On comprend mieux la réponse de Jésus alors qu'on le sollicite pour un miracle *supplémentaire*. Il dénonce la foi superficielle de ceux qui sont impressionnés par les signes, mais qui ne sont pas prêts à en tirer les conclusions nécessaires, à savoir reconnaître qui Jésus est vraiment, le Messie et le Sauveur. La foi qui marche par la vue, par le sensationnel est une foi inadéquate.

⇒ Malheureusement nous aussi, nous sommes menacés par cette façon inadéquate de croire. Nous vivons à une époque où ce qui compte c'est le ressenti. Dans notre culture, pour être convaincu, il faut être impacté émotionnellement. Ce que je ressens s'impose à moi comme vérité... tant que je le ressens. Et on peut être tenté de vivre sa foi comme ça, de réduire la louange à des vibrations intérieures, de recevoir de la Parole ce qui nous touche

émotionnellement en laissant le reste de côté. Les émotions sont importantes, Dieu nous a créés avec, et si nos émotions sont engagées dans notre spiritualité, c'est merveilleux. Mais le problème, c'est quand les émotions deviennent le moteur de la foi. On court droit à la crise spirituelle.

- **La foi cloisonnée**

Quant au haut fonctionnaire, ce n'est pas l'attrait du sensationnel qui l'amène aux pieds de Jésus, ce sont son chagrin et son inquiétude pour son petit enfant au seuil de la mort. Nous ne pouvons qu'avoir de la compassion pour ce père au bord du gouffre, et c'est sans aucun doute le regard que Jésus aussi pose sur lui, puisqu'il va avoir pitié et guérir son fils. Mais avant d'exaucer cet homme, Jésus le prépare à bien comprendre le miracle qu'il est sur le point de faire, et surtout à développer une foi adéquate. Car cet homme aussi est menacé par une mauvaise façon de croire : qu'il lui serait facile de retourner à sa vie normale une fois le danger écarté et son fils guéri. Il noterait dans son carnet d'adresses le nom de ce rabbi guérisseur au cas où il rencontrerait un autre coup dur et aurait à nouveau besoin des services de Jésus. Et il aurait fait de Jésus une sorte d'assurance tout-risque, pour le couvrir là où il était vulnérable. Cette façon de croire en Jésus est, elle aussi, inadéquate.

⇒ Est-ce qu'on n'est pas aussi tenté de voir Jésus comme ça ? Comme celui qui est là pour m'aider avec tel ou tel problème ? Comme celui qui est là pour me donner un coup de pouce dans la vie, me bénir, m'aider à réussir ? La Bible nous dit de nous appuyer sur Dieu, elle cite exemple après exemple de personnes qui ont fait appel à l'aide et à la bénédiction divine, et qui les ont reçues ! Mais Jésus ne peut pas être réduit à cela. On ne peut pas le considérer comme une option qu'on prend pour renforcer son contrat d'assurance, pour se sécuriser là où on est vulnérable, là où on ne contrôle pas la situation. Jésus est le Maître de la vie, il est celui qui donne la vie, c'est ce que miracle montre. Il est tellement plus que celui qui va nous assurer pour tel ou tel besoin. Notre destinée éternelle est entre ses mains, et pour le temps présent, notre vie entière lui appartient. Il est toute notre espérance.

On voit donc que la réponse de Jésus a une visée pédagogique : dénoncer les formes de foi inadéquates, mais aussi et surtout créer un espace pour que la foi authentique grandisse.

Il croit Jésus sur parole (v. 49-50)

Et c'est le chemin qu'emprunte ce haut fonctionnaire. Devant la résistance de Jésus, ce père se fait plus insistant et plus explicite : « viens vite avant que mon petit garçon ne meure ». Si petite que soit sa foi, elle est bien réelle et elle est solide.

Alors Jésus exauce ce père, mais pas de la façon attendue : pas en allant chez lui, mais en lui donnant un ordre et une promesse « va, rentre chez toi, ton fils vit ». Jésus n'a pas

fait de signe, il a seulement donné sa parole. Maintenant ce haut fonctionnaire doit choisir : va-t-il faire confiance à la parole de Jésus sans avoir vu de signe ? Ou au contraire, va-t-il s'accrocher à Jésus pour obtenir un geste visible de sa part ? Il avait su se montrer insistant quelques instants plus tôt, mais il révèle ici encore plus de la qualité de sa foi : il croit Jésus sur parole et obéit immédiatement. Il quitte celui qui détient le pouvoir de guérir son fils sans rien d'autre que cette promesse « ton fils vit ». Ça lui suffit, car il n'a pas placé sa confiance dans un signe prodigieux mais bien dans la *personne* de Jésus. Cet homme manifeste une foi adéquate en Jésus !

Il croit, lui et toute sa maison (v. 51-53)

Après la résistance de Jésus qui retarde l'exaucement, le haut fonctionnaire passe par un nouveau temps d'attente : c'est le long chemin de retour avant de constater qu'il a été exaucé. Ce n'est que le lendemain que cet homme est suffisamment proche de chez lui pour rencontrer ses serviteurs et apprendre que son enfant est réellement guéri. Il constate alors que la parole de Jésus s'était bien réalisée au moment où il l'avait prononcée. V. 53 : « Dès lors, il crut, lui et toute sa maison ». Encore un verbe croire, le troisième du récit, sans objet cette fois : « il crut ». Mais l'expression « lui et toute sa maison » est typiquement utilisée pour indiquer qu'une personne et son foyer placent leur confiance en Jésus comme Sauveur, et qu'ils reçoivent effectivement le salut (on rencontre cette expression plusieurs fois dans le livre des Actes). Dans le cas du haut fonctionnaire, lui, sa famille biologique, et les autres membres de sa maison, comme ses serviteurs qui ont aussi été les témoins du miracle, parviennent au stade de la foi authentique en Jésus.

Notre récit est donc comme un vignette qui retrace le cheminement de cet homme jusqu'à la foi qui sauve et qui fait de lui et sa maison des disciples du Christ.

La foi adéquate

Au détour de notre récit, on a vu Jésus récuser des formes inadéquates de foi, mais à travers le cheminement du haut fonctionnaire, on trouve le modèle de la foi adéquate, celle que Jésus invite et suscite.

- **Une foi placée dans la Personne de Jésus**

Ce que le haut fonctionnaire démontre dans son cheminement, c'est que sa foi est basée sur la personne de Jésus et non sur un miracle réalisé en direct. Il a eu connaissance de Jésus par ce qui lui a été rapporté, et maintenant la parole de Jésus lui suffit pour qu'il obéisse. Il a foi en qui Jésus est, sans avoir besoin de voir ce qu'il va faire précisément dans sa situation. A contrario, la foi qui marche par la vue veut sans cesse voir ce que Jésus fait maintenant, sans tenir compte de qui il est ou de ce qu'il a déjà fait.

Dans sa détresse, le haut fonctionnaire a dû faire un choix : exiger un signe ou croire Jésus sur parole. Nous sommes placés devant un tel choix, surtout quand nous traversons des épreuves : je vais croire ce que je vois maintenant dans ma vie, ou bien je vais faire confiance à qui Jésus est selon ce qu'il a déjà révélé... même si mes circonstances du moment ne sont pas à la hauteur, même s'il n'y a pas de signe, seulement ses promesses.

- **Une foi qui persévère**

Dans les quelques instants de sa rencontre avec un Jésus qui résiste à sa demande, le père vit ce que nous vivons souvent dans nos propres moments de détresse : le silence de Dieu, l'absence de réponse, comme une porte close et personne de l'autre côté qui ne répond. C'est dans cet intervalle que se déploie la persévérance, comme celle de ce père qui insiste encore auprès de Jésus : « viens vite avant que mon petit garçon ne meure ». Son exemple nous encourage à demander à Dieu son intervention, à nous remettre à lui sans cesse, à persévérer sans nous détourner de Celui qui est l'objet de notre foi. La foi adéquate est une foi qui persévère.

- **Une foi qui espère**

C'est aussi une foi qui espère. Le haut fonctionnaire est reparti avec seulement la promesse de Jésus. Il n'en a vu l'accomplissement que plus tard, mais en attendant il a obéi, il a continué à avancer sur le chemin qui le ramenait chez lui, car il portait en lui l'espérance de voir son fils guéri en arrivant. Nous aussi, nous sommes « en chemin » et nous vivons avec des promesses dont nous n'avons pas encore vu l'accomplissement. Et pour cela il nous faut souvent attendre plus qu'une journée, peut-être de longs mois ou années. Et pour beaucoup de promesses, nous n'en verrons pas l'accomplissement ici-bas. Ce ne sera que quand nous serons vraiment rentrés « chez nous », auprès de notre Père céleste, que nous en verrons l'accomplissement. Et en particulier, quand nous arriverons à notre demeure céleste, nous retrouverons ceux qui nous ont quittés en Christ, et nous les retrouverons guéris, comme ce père a retrouvé son fils guéri en arrivant chez lui.

Dans ce récit, Jean nous montre un signe. Nous ne sommes pas du côté de la foule qui n'a finalement rien vu du miracle, mais du côté du père qui a constaté que Jésus avait réellement guéri son enfant. Et pour nous lecteurs de l'évangile, c'est là encore un signe qui montre que Jésus est celui qui donne la vie. Il est le Maître de la vie, celui qui peut nous relever de nos afflictions présentes et celui qui nous relèvera certainement à la fin pour la vie éternelle dans la présence glorieuse de Dieu. Nous savons déjà en qui nous avons placé notre confiance. Allons donc avec la foi de ce haut fonctionnaire, cette foi qui fait confiance aux promesses de Jésus même quand il n'y a pas de signe directement observable dans nos vies. C'est une foi qui persévère et qui espère, c'est une foi approuvée par Dieu, la foi adéquate que Jésus recherche.